

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50. L'ont semestrier commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. IX.

No. 7.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 14 FEVRIER 1878

NOTRE PRIME

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous donnerons en PRIME cette année un magnifique

PORTRAIT DE
SON EXCELLENCE Mgr. CONROY,
Délégué Apostolique en Canada.

Ce superbe Portrait, que tous les catholiques de la Puissance désirent sans doute se procurer, sera distribué aux conditions suivantes :

10. A tous nos abonnés actuels dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er juillet 1878 :

20. A ceux qui, d'ici au 1er juillet 1878, paieront tous les arrérages, s'il y en a, et l'abonnement pour l'année courante :

30. A tous les nouveaux abonnés qui paieront au moins six mois d'avance en s'abonnant.

Par cet arrangement, tous les abonnés de *L'Opinion Publique* auront l'avantage, s'ils le veulent, de se procurer une superbe

LITHOGRAPHIE AU CRAYON

de SON EXCELLENCE MGR. CONROY, premier Délégué Apostolique nommé par Rome pour l'Amérique Britannique du Nord. Ce portrait, lithographié sur papier à dessin de luxe, de 15½ par 21 pouces, et enrichi de la signature autographe de Son Excellence, vaut au moins UN DOLLAR, et nos agents ont reçu instruction de le donner à tous ceux qui se conformeront aux conditions ci-dessus.

Avis de l'Administration

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les changements que nous croyons devoir faire dans les conditions d'abonnement à *L'Opinion Publique*.

A l'avenir, le prix pour les abonnés qui paieront d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, sera, comme par le passé, de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMI pour les États-Unis ; mais on exigera de ceux qui ne se conformeront pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Après les appels réitérés que nous avons faits, vainement dans la plupart des cas, à nos abonnés retardataires de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent, et vu le montant toujours croissant d'arrérages qui nous sont dûs, nous croyons que cette augmentation dans le prix de l'abonnement pour ceux qui n'ont pas la honorable habitude de payer régulièrement leur journal d'avance, est le seul moyen qui nous reste de couvrir en partie les pertes considérables d'intérêts que nous subissons chaque année et les frais de perception qui nous sommes obligés d'encourir.

Rien de plus facile pour nos abonnés que de s'éviter le paiement de ces 25 et 50 centins additionnels : QU'ILS PAIENT TOUJOURS LEUR ABONNEMENT D'AVANCE, comme le font un bon nombre des meilleurs amis de *L'Opinion Publique*, à qui nous nous empressons d'offrir nos plus sincères remerciements. Puisse leur exemple être imité par tous nos lecteurs !

L'ADMINISTRATION.

AVIS IMPORTANT !

Bon nombre de nos abonnés, oubliant que M. Geo. E. Desbarats a laissé notre établissement il y a plus d'un an, continuent de lui adresser des lettres qui nous sont destinées. Cette erreur de leur part est cause de retards qui leur sont aussi préjudiciables qu'à nous. Nous prions donc ceux qui nous écrivent au sujet de *L'Opinion Publique*, du *Canadian Illustrated News*, du *Mechanics' Magazine* ou pour toute autre affaire, de vouloir bien adresser leurs lettres comme suit : "A la Compagnie Burland-Desbarats, Montréal."

SOMMAIRE

Pie IX, par A. B. Longpré.—Événements de 37-38 : Bataille de Saint-Eustache racontée par Félix Payriard.—Échos de la capitale.—Notre langue, par A. B. Longpré.—Impressions littéraires, par Saint-Julien.—A la veillée, par Fabien Vanasse.—Nos gravures : Le drame de Plevna ; Feuille de Dr H. Peltier.—L'armée française.—Une lettre de France.—Faits divers.—Variétés.—Poésies : Fleurs bétrées, par Aug. Ouryard ; Restons joyeux, par Benjamin Sulte.—Mira-mir.—Les femmes.—Le Miracle.—Mélanges.—Revue de la semaine.—La famine au Brésil.—Prix du marché de détail de Montréal.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Sa Sainteté Pie IX, décédé le 7 février 1878 ; Le drame de Plevna ; Feu Hector Peltier, M. D. Edinb., décédé dernièrement ; L'hon. A. G. Jones, le nouveau ministre de la milice ; Des voyageurs fatigués s'arrangeant pour la nuit.

PIE IX

La plupart de nos lecteurs ont déjà appris la mort du bon et saint pontife, arrivée à Rome, le 18 février courant, vers les quatre heures de l'après-midi. Né le 13 mai 1792, le Saint-Père fut entré dans sa 87^e année au 13 mai prochain.

La pénible nouvelle nous est arrivée trop tard pour nous permettre de faire, dans ce numéro, la biographie d'un homme dont la vie fut mêlée à celle des principaux personnages et aux plus grands événements du 19^e siècle.

Nous nous contentons pour aujourd'hui d'offrir son portrait aux abonnés de *L'Opinion Publique*, afin qu'ils conservent toujours sous leurs yeux l'image qu'ils ont déjà gravée dans le cœur.

Voici les dépêches télégraphiques qui résument ce douloureux événement :

Rome, 7 février.

L'état de Pie IX s'était tellement amélioré, qu'il a fait hier quelques pas dans sa chambre, et exerce lui-même probablement le fatal.

A quatre heures, ce matin, le mal s'aggravait.

A huit heures, commencement de suffocation. La plaie de la jambe s'était fermée, les humeurs ont produit l'engorgement de l'estomac.

Le pape tombe plusieurs fois en défaillance, mais la volonté lutte et la connaissance revient.

Les cardinaux Howard et Manning entourent le Saint-Père avec les dignitaires de l'Église. Le pape leur dit : " Cette fois, le mal l'emporte."

Les cardinaux étrangers sont convoqués par le télégraphe. Les issues du Vatican sont gardées.

La foule se presse dans les églises de Rome, implorant Dieu pour le Père commun.

Pie IX est entré dans son agonie.

La mort est attendue d'un instant à l'autre. Le pape est mort en disant : " Gardez bien l'Église que j'ai tant aimée."

C'est le cardinal Panebianco qui a administré les derniers sacrements.

Le successeur d'Antonelli, le cardinal Simeoni, a pourvu à la sécurité du conclave.

Le gouvernement italien a offert son concours pour le maintien de l'ordre. Les casernes qui avoisinent le Vatican sont encombrées de troupes italiennes.

Tout est tranquille.

Une dépêche subséquente de Rome, en date du 9, contient ce qui suit :

A onze heures, le Pape a béni tous ceux qui l'entouraient. Ensuite, à la demande du cardinal Bilio, il a accordé sa bénédiction aux membres du Sacré Collège. Les cardinaux entouraient le lit de l'illustre malade, et le cardinal Bilio récitait les prières pour les agonisants. Au commencement du quatrième office, Sa Sainteté a rendu le dernier soupir.

Il y a quarante-trois cardinaux en cette ville. Après la mort du Pape, les ambassadeurs auprès du Vatican ont demandé au Camerlingue de suivre les anciens usages pour les obsèques du Pape et l'élection de son successeur. Le cardinal Pecci a répondu que c'était l'intention de la majorité des membres du Sacré Collège.

Tous les cardinaux qui sont à Rome, à l'exception de Mgr Amot et de Mgr Panebianco, ont assisté à la réunion des membres de la Congrégation du Sacré Collège, qui a eu lieu aujourd'hui, dans la salle du Consistoire.

Il a été décidé que la dépouille mortelle du Pape serait exposée pendant trois jours dans la chapelle Sixtine, et pendant trois jours dans la Basilique de Saint-Pierre. Les cérémonies funéraires vont durer neuf jours, et le Conclave se réunira après qu'elles seront terminées.

Le Cardinal Simeoni a cessé d'exercer les fonctions de Secrétaire d'Etat. Monseigneur Lasagni, Secrétaire du Sacré Collège des Cardinaux, est chargé de l'administration des affaires.

La *Gazette Officielle* d'Italie fait de grands éloges à la mémoire de Pie IX, et publie un ordre pour défendre les amusements publics pendant que les restes mortels du Pape seront exposés dans les églises.

Le rapport des médecins qui ont donné des soins à Sa Sainteté pendant sa dernière maladie est publié. Ils attribuent sa mort à une paralysie des poumons.

Le journal *l'Italie* publie ce qui suit : " La Congrégation du Sacré Collège a décidé, par une majorité de trois voix, que le Conclave se réunirait à Rome. On va attendre l'arrivée des Cardinaux étrangers avant de prendre une décision définitive."

A. B. LONGPRÉ.

EVENEMENTS DE 37-38

BATAILLE DE SAINT-EUSTACHE

M. Alfred Garneau, d'Ottawa, a pour scieur de bois un vieillard du nom de Félix Payriard dit Bourguignon, qui s'est battu à Saint-Eustache. Un jour, M. Garneau a fait raconter au père Payriard cette bataille, et a pris par écrit toutes ses paroles.

Ceux qui ont lu ce que nous avons écrit sur ce combat, il y a une dizaine de mois, verront que les principaux faits sont racontés de la même manière. Seulement, la lutte a duré plus longtemps, et a été plus sérieuse que nous ne l'avons dit, et il y a eu plus de soldats et volontaires tués que les rapports officiels ne constatent.

C'est aussi l'opinion de quelques autres personnes, qui disent que le nombre des soldats et volontaires tués a dû être au moins d'une trentaine.

Nous avons dit que Chénier fut tué dans la porte du cimetière où il voulait passer pour se frayer un chemin à travers les Anglais. Le père Payriard assure que le héros de Saint-Eustache et les braves qui l'accompagnaient continuèrent à se battre après être sortis de l'église, en grimpaient comme il dit, sur le mur du cimetière pour tirer, et que c'est là que Chénier fut blessé et jeté en bas du mur, où il fut achevé à coups de crosse de fusil. Le père Payriard est le seul jusqu'à présent qui nous ait raconté la mort de Chénier de cette manière ; mais nous saurons bien être exactement à quoi nous en tenir. Voici le récit du père Payriard.

L.-O. D.

Récit de la bataille de Saint-Eustache par Félix Payriard dit Bourguignon.

Avant la bataille, j'ai passé quatorze jours au camp sans aller à la maison, de peur d'être découragé par ma femme. Il y avait deux camps dans le village, dont l'un chez M. Eugène Globenski, où j'étais. Moi, j'étais de la cavalerie, c'est-à-dire que j'allais en éclaireur sur les routes.

Le jour de la bataille, la rivière n'était pas bien prise, la glace n'était assez forte que derrière l'église. Je passai dessus : les crampons des fers de mon cheval perçaient la glace.

Les troupes anglaises passèrent sur le pont de Porteous, en bas du village. Nous avions, la veille de la bataille, dans la soirée, été scier les lambourdes du pont entre les caisses ; mais nous nous étions trop dépêchés, nous ne les avions pas sciées assez avant.

Un de mes cousins-germains, Joseph Guitard (dit Dittard), était capitaine. Il y avait trois capitaines : le Dr Chénier, Josine (Joseph) Deslauriers et Guitard.

Le matin de la bataille donc, Guitard, que Girod voulait poster dans l'église, dit tout haut qu'il ne s'en souciait pas, qu'il ne pouvait mieux faire que d'aller avec sa compagnie se placer à la montée de la grande côte qui va à Sainte-Thérèse, par où viendraient les Anglais. Girod était un homme brusque et violent, qui maltraitait les patriotes et n'acceptait aucun avis. En s'entendant contredire par Joseph (Guitard), il le frappa avec colère de son sabre et lui coupa le petit doigt de la main gauche.

Girod était un homme de haute taille — de plus de six pieds — blond, d'une assez jolie figure. Pour moi, je n'ai jamais pris ses façons. Au moment de se sauver, il m'a dit : " Selle mon cheval." Une très-belle bête, ce cheval. Si j'avais su alors pourquoi il me le faisait seller, je l'aurais assez mal saigné qu'il se serait tordu le cou en chemin.

Après cela, quand les troupes ont été à l'entrée du village, j'ai laissé mon cheval pour me joindre à mon cousin Guitard dans l'église. Je crois bien que nous nous trouvions là plus de trois cents ; il y avait d'autres patriotes renfermés dans la maison de M. Dumont et dans celle de M. Chénier, qui se trouvaient sur la grande rue, de chaque côté de l'église, celle de Chénier au sud, l'autre au nord-est.

Avant l'arrivée des troupes au village, une soixantaine de patriotes s'étaient cachés dans les aulnages, sur la terre de M. Ferré, le long de la montée qui menait au moulin et au grand Chicot ; ils étaient à environ trois milles du village. Ils ont tué une dizaine d'hommes de cavalerie. J'avais un frère là. Un des cavaliers voulut faire sauter une clôture à son cheval pour courir contre nos gens ; son cheval refusait ; lui s'éperonnait et l'excitait de la voix avec beaucoup de courage. Mais on le tua ; le reste de la cavalerie avait pris la fuite. Je tiens cela de mon frère.

Pour revenir à l'église, je m'y rendis donc avec deux autres de mes frères. On se mit dans ces deux jubés et dans le clocher. Moi, je me plaçai dans le clocher. Les escaliers pour monter dans les jubés avaient été coupés, parce qu'il y en avait qui avaient peur et qui auraient voulu s'en aller. Un bon nombre n'avaient pas de fusils. Chénier, Guitard et Deslauriers les encourageaient.

" Chénier était le plus bel homme du Canada " ; d'une taille de cinq pieds six ou sept pouces ; bien fait, carré ; avec de magnifiques cheveux châtain-clair, et un teint si blanc et les joues d'une si belle couleur ! — Les yeux bleus ; ni noustaches, ni favoris — ce n'était pas l'usage alors de porter de la barbe — et puis, brave, monsieur !

Ceux qui n'avaient pas de fusils avaient des faux ou des sabres faits avec des faux, et des soignards faits avec des lisses. J'avais un de ces poignards-là passé dans ma ceinture. Avant la bataille, on nous donna un coup de boisson ; après cela, nous n'avons jusqu'à la nuit, ou plutôt jusqu'au lendemain, ni bu même une goutte d'eau, ni mangé une bouchée.

Il était neuf heures du matin quand nous nous sommes enfermés dans l'église. Nous tirions à ravers les carreaux des châssis ; d'autres chargeaient les fusils. Le mien devint si chaud que j'avais de la peine à le tenir dans ma main. Nous avons fait reculer les troupes sept fois, nos balles alayaient les canonniers autour des canons. Le premier coup de canon qu'on nous a tiré était à mitraille de bouts de fer. Il y avait des pendriers devant l'église, j'ai vu voler des branches grossies comme mon bras en mille morceaux.

Pendant la bataille, personne dans l'église n'a